Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1999)

Heft: 2

Artikel: Quand redire c'est faire : épigraphes et citations latines chez quelques encyclopédistes

Autor: Cernuschi, Alain

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870371

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUAND REDIRE C'EST FAIRE. ÉPIGRAPHES ET CITATIONS LATINES CHEZ QUELQUES ENCYCLOPÉDISTES

« [L]es *épigraphes* sont devenues fort à la mode depuis quelques années. »
Encyclopédie, art. EPIGRAPHE (V, 1755)

Quelques micro-analyses de cas suggèrent une pratique de l'épigraphe latine où le travail sur la citation implique le lecteur et fait apparaître des revendications propres aux Lumières.

L'*Encyclopédie* a marqué, dans les années 1750, une forme de triomphe de l'esprit des Lumières. Ses éditeurs, l'un dans le *Prospectus* qui l'annonce, l'autre dans le « Discours préliminaire » qui l'ouvre, inscrivent clairement l'œuvre dans la logique des progrès des sciences et des arts, un mouvement qu'ils perçoivent comme encore récent et dont elle doit fournir un premier bilan. Mais plus que cela, l'*Encyclopédie* telle qu'ils la conçoivent doit aussi amplifier cette dynamique : extensivement, par son rôle dans la diffusion des connaissances acquises ; intensivement, par le pari qu'en réunissant cet acquis et en cherchant à montrer « les secours mutuels » (c'est leur formule) que se prêtent les sciences et les arts, elle saura dégager de nouvelles directions de savoir. Par tous ces traits, l'*Encyclopédie* apparaît comme une sorte de manifeste général des Lumières.

Sa célèbre page de titre (v. fig. 1) le proclame à sa manière, ne serait-ce que par la vignette. On peut alors se demander ce qu'une citation latine vient y faire ! L'autorité d'un Ancien doit-elle cautionner un projet porteur d'une modernité conquérante ?

Comme il est courant à pareille époque, la page de titre de l'*Encyclopédie* est très riche d'informations paratextuelles : elle forme un véritable petit système de signes, linguistiques et visuels. Il est nécessaire de prendre en compte cette sorte d'écrin signifiant pour comprendre la portée de l'épigraphe qui s'y insère ; je me contenterai de relever les éléments les plus en relation avec elle.

Concernant le titre, rappelons simplement que Diderot a pris la peine, en tête du *Prospectus*, d'en expliciter le sens ainsi : « Le mot *Encyclopédie* signifie enchaînement des sciences[1] ». Dans le sous-titre, c'est d'abord l'adjectif qui demande à être commenté : en qualifiant de raisonné la forme de l'ouvrage, il annonce que l'*Encyclopédie* ne se réduit pas à un dictionnaire de langue, à une simple nomenclature de mots. L'accès aux connaissances y est certes donné à travers leur terminologie mais l'œuvre est aussi conçue selon un projet philosophique qui consiste en particulier à explorer et donner à voir les *rapports* entre les connaissances (cf. le sens étymologique du mot *raison*). L'énumération descriptive « des sciences, des arts et des métiers » est à son tour porteuse d'une revendication importante : elle affiche la volonté d'intégrer, sur un pied d'égalité, les *arts* (au sens des « techniques ») et les *métiers* dans l'ensemble des connaissances.

L'épigraphe est extraite de l'*Art poétique* d'Horace (vers 242-3), d'un passage où l'auteur latin définissait le style moyen adéquat au drame satyrique. Ce style, qui devait éviter toute tournure noble, était par conséquent contraint d'exploiter la langue courante ; l'argument d'Horace consistait alors à affirmer que l'art littéraire se trouve non pas dans les mots utilisés mais dans leur mise en œuvre : «*Tantùm series juncturaque pollet, / Tantùm de medio sumptis accedit honoris*! ». Ce qu'on peut traduire ainsi : « tant est grand le pouvoir de l'enchaînement et de l'assemblage [sous-entendu : des mots]; tant on peut ajouter d'éclat à des termes empruntés à la langue vulgaire ».

Dans l'économie signifiante de la page initiale de l'*Encyclopédie*, ces formules exclamatives renvoient doublement au projet encyclopédique. L'épigraphe ne met-elle pas d'abord en valeur l'importance accordée aux enchaînements et aux jonctions entre les mots — partant entre les articles : elle annonce ainsi

---

1. Denis DIDEROT, *Œuvres complètes*, éd. J. Proust, Paris : Hermann, 1976, v, p. 85.

toute la systématique textuelle qui, sous la dispersion lexicale du dictionnaire, tisse par voisinage et par renvois un réseau encyclopédique[2]. En ce sens, elle offre un premier écho au sous-titre, à la tension féconde qui y joue entre *dictionnaire* et *raisonné*. La seconde exclamation, parce qu'elle se présente comme une sorte de commentaire spécifiant de la première, laisse entendre que c'est cette systématique encyclopédique qui contribue à donner aux termes, y compris à ceux qui relèvent des métiers les moins prestigieux, la place philosophique qui est la leur dans l'ensemble des savoirs. On retrouve le thème de la mise à l'honneur des arts et des métiers, cette fois articulé à celui de l'enchaînement des connaissances. Les deux composantes du sous-titre se trouvent ainsi combinées dans l'épigraphe — ce qui suffirait déjà à faire d'elle autre chose qu'un élément redondant.

Mais elle supporte aussi, je crois, une revendication supplémentaire. C'est que la valeur culturelle de la source exploitée prend, dans ce nouveau contexte, une portée signifiante originale. Il ne va pas de soi de convoquer l'*Art poétique* en tête d'une encyclopédie ! En empruntant leur épigraphe au célèbre traité d'Horace, les encyclopédistes signalent qu'un art d'écrire, ou plutôt ici de composer, est impliqué dans la confection de l'*Encyclopédie* telle qu'ils l'ont conçue ; dans le régime d'énonciation exclamatif des vers qu'ils ont retenus, on peut même lire une sorte d'affirmation enthousiaste que ce type d'œuvre, autant que les genres traditionnellement traités dans les poétiques, exploite à sa manière les pouvoirs que procure un travail sur le langage. Ainsi le déplacement de la référence classique sert-il à marquer une ouverture propre aux modernes.

En jouant un peu sur les mots, on peut avancer que la pratique de l'épigraphe qui se profile ici relève elle-même de cet art d'écrire des encyclopédistes, qui parie sur les effets neufs que peut produire une liaison, un rapprochement, et notamment la mise en relation des discours ! C'est ce qu'il s'agirait de vérifier à travers une vaste enquête sur les épigraphes et citations latines

---

2. Ce premier aspect est celui que Diderot lui-même met en valeur dans le *Prospectus* lorsque, ayant énuméré tous les avantages visés par une œuvre entièrement conçue autour de l'idée de « liaison » (entre les savoirs, à l'intérieur de chaque savoir, entre les «êtres qui composent la nature » enfin), il couronne son énumération en reprenant l'épigraphe qui apparaît dès lors comme l'emblème de cette logique encyclopédique (*ibid.*, p. 87).

qu'on trouve dans leurs œuvres[3]. Cette enquête permettrait de mesurer sur pièces pour ainsi dire comment les encyclopédistes exploitaient le bagage de la latinité classique que leur éducation leur avait transmis. Je ne fais que suggérer une idée de recherche, car je n'ai ici à produire que quelques exemples glanés au hasard de travaux centrés sur d'autres problématiques.

Le premier est tiré d'un article de l'*Encyclopédie* et appartient à d'Alembert[4]. Comme il s'agit d'une entrée musicologique, je dois rapidement rappeler le contexte polémique des années 1750 sans quoi le sel de la citation sera perdu. De 1752 à 1754, une véritable guerre a opposé les tenants de la musique française aux partisans de la musique italienne : c'est la fameuse querelle des Bouffons. Rousseau, alors collaborateur de l'*Encyclopédie* pour la musique, s'était jeté dans la bataille avec l'éloquence ravageuse qu'on lui connaît : dans un violent pamphlet, il avait attaqué la musique française, et particulièrement cette figure tutélaire qu'était devenu Lully, compositeur du siècle de Louis XIV et fondateur de l'opéra à la française. Le compositeur Rameau, contemporain et d'abord ami des encyclopédistes, avait pris contre Rousseau la défense de son illustre devancier. D'Alembert, lui, chercha tout au long à présenter un visage moins sectaire, d'autant qu'il avait fortement contribué à faire connaître les théories musicales de Rameau.

Dans son article GENRE, paru en 1757, il loue l'art musical de Rameau, son usage subtil du « genre » enharmonique dans une scène d'opéra. D'Alembert l'oppose à l'écriture monotone de Lully. Il remarque toutefois : « M. Rameau, il est vrai, a entrepris de le défendre contre les coups qui lui ont été portés »; et l'encyclopédiste prolonge sa remarque de deux vers latins : «...*Si Pergama dextrâ / Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent*[5]». La citation, dont il ne précise pas la source, est extraite de l'*Enéide* de Virgile (livre II, v. 291-2) et signifie : « Si Pergame pouvait être défendue par un bras, le mien encore l'aurait défen-

---

3. Pas d'étude, à ma connaissance, sur le sujet... On trouve toutefois quelques remarques éclairantes sur les emprunts épigraphiques à Tacite dans Catherine VOLPILHAC-AUGER, *Tacite en France de Montesquieu à Chateaubriand*, Oxford : The Voltaire Foundation, 1993, p. 253-5.

4. Je reprends ici, en adaptant la perspective, une réflexion marginale qui figure dans ma thèse *Penser la musique dans l'Encyclopédie*, Paris : Champion, 2000, p. 513, n. 15.

5. *Encyclopédie*, VII, p. 597a.

due[6]». Ces deux vers sont tirés du fameux discours que l'ombre d'Hector tient à Enée en pleine prise de Troie par les Grecs, dans lequel, après lui avoir révélé la perte imminente de la ville, il l'investit d'une mission : fonder une nouvelle cité, au-delà des mers. L'application au contexte musical de l'article paraît d'abord assez simple. Comme Troie, la musique lulliste ne vaut plus aucun combat ; elle relève d'un temps révolu et l'avenir serait du côté de la musique de Rameau. C'est d'ailleurs le sens que met en valeur la suite immédiate du texte de d'Alembert, qui évoque notamment « l'état d'enfance où la musique était d[u] temps [de Lully] » par opposition aux moyens puissants que Rameau a su lui donner. Mais derrière ce sens obvie, une application plus retorse se laisse deviner : le Rameau esthéticien qui s'est institué le défenseur de Lully ne fait-il pas figure d'un Hector, d'une ombre passagère ; et la musique de l'avenir, comme la ville future qu'Enée devra fonder, n'est-elle pas à chercher du côté de... l'Italie ! Ce sens-là trouve aussi un écho dans les discours de d'Alembert lui-même, mais à deux volumes de distance ; on lit en effet, à la fin de son article ECOLE, *beaux-arts*: « On sait la révolution que la musique [du célèbre M. Rameau] a causée en France ; révolution qui peut-être n'a fait qu'en préparer une autre : car on ne peut se dissimuler l'effet que la musique italienne a commencé à produire sur nous[7]».

Ce que je retiendrais ici de cet exemple plus divertissant que philosophique, c'est que l'efficacité d'une telle citation à double fond suppose un savoir partagé. Le lecteur cultivé du temps auquel les encyclopédistes s'adressaient était visiblement appelé à convoquer dans sa mémoire le contexte d'origine de la citation qui seul devait lui permettre d'en développer toutes les implications signifiantes. Le lecteur d'aujourd'hui, s'il veut les repérer à son tour, doit reconstituer ce contexte interprétatif. Par deux autres exemples, j'aimerais simplement illustrer qu'un tel effort vaut la peine.

Voici d'abord l'épigraphe de la *Lettre sur les Aveugles* de Diderot : «*Possunt,* nec *posse videntur.* Virg. », qui signifie : « ils peuvent, mais ils croient ne pas pouvoir », ou « [...] on croit qu'ils ne peuvent pas ». Ce qui s'applique sans doute aux aveugles, dont la lettre va précisément montrer, notamment à travers la figure

6. Traduction de J. Perret, Paris : Belles-lettres, 1977, p. 49.
7. *Encyclopédie*, v, p. 335b.

exemplaire d'un aveugle mathématicien, que leur handicap n'est pas un obstacle insurmontable qui les exclurait de ce que peuvent « ceux qui voient ». Par rapport à cette première lecture, qu'apporte la prise en compte du contexte d'origine ? D'abord une explication à une curiosité typographique de la citation. Il se trouve que Diderot a transformé le vers de Virgile et qu'il l'a signalé en isolant le « nec » hors des italiques. N'est-ce pas là de sa part une invitation directe à remonter au texte d'origine ? (Et subsidiairement un démenti, certes tout ponctuel, à l'explication derrière laquelle les commentateurs se reposent si souvent devant de telles transformations, en arguant que les écrivains citent de mémoire ?...).

C'est à nouveau l'*Enéide* qui sert de source (livre V, vers 231). Le contexte est celui d'une course nautique organisée par Enée. Le vers concerne un équipage en train de remonter son retard et en passe de doubler le navire de tête : Virgile note que « [ces marins], que le succès anime, peuvent parce qu'ils croient pouvoir » (*«possunt, quia posse videntur»*). Le chiasme sémantique par rapport à la *Lettre sur les aveugles* (où ceux qui croient ne pas pouvoir peuvent) est total si l'on tient compte que dans l'*Enéide*, malgré la force que leur donne l'assurance, les marins en question ne gagneront pas (ceux qui croyaient pouvoir n'ont pas pu): c'est que le capitaine du bateau qu'ils rattrapent a invoqué les dieux, et ce sont eux qui lui ont assuré la victoire. Il y a donc, dans la fiction virgilienne, comme une sanction du divin contre une force conquérante purement humaine. La transformation négative opérée par Diderot sur le vers latin n'enveloppe-t-elle pas implicitement cette donnée contextuelle pour la subvertir à son tour, et indiquer par là l'audace même de son texte ? Il suffit de rappeler l'anecdote de Saunderson sur son lit de mort : l'aveugle tient un discours qui conteste précisément l'existence de Dieu. Dès lors, les aveugles concernés dans l'épigraphe ne correspondraient-ils pas à tous ceux qui sous-estiment les forces d'indépendance de la pensée humaine parce que leurs croyances limitent leur liberté ? L'opération de réécriture qui sous-tend l'épigraphe de la *Lettre sur les Aveugles* désigne ainsi, de façon elliptique et pour un lecteur complice, la force contestataire de ce texte.

D'autres épigraphes de Diderot ne sont pas moins subtiles : celle de la *Lettre sur les sourds et muets*, par exemple, où l'encyclopédiste s'est amusé à inverser tous les syntagmes latins d'une citation qui parle précisément de traces inversées, et pour intro-

duire un texte où la question des inversions dans les langues et dans la poésie sert de thème directeur ; celle qui ouvre *De l'interprétation de la nature*, où une apparente erreur de référence accentue la lecture symbolique de l'opposition entre ténèbres et lumières sur quoi elle joue. Mais à trop multiplier les exemples tirés du même auteur, je prendrais le risque de laisser croire que cet usage habile des épigraphes procède plus de la virtuosité d'écrivain propre à Diderot que d'un art d'écrire des encyclopédistes en général. Aussi, pour bien suggérer l'extension de cette pratique épigraphique je vais emprunter mon dernier exemple à un autre éditeur d'encyclopédie, qui appartenait à un milieu beaucoup moins brillant : je veux parler de De Felice, le promoteur de l'*Encyclopédie* dite d'Yverdon — une refonte importante de celle de Diderot, parue en Suisse dans les années 1770. Ce sera aussi une façon de boucler mon propos, puisqu'il va s'agir de comparer la page de titre de cette *Encyclopédie* helvétique avec la page initiale de l'*Encyclopédie* française (v. fig. 2).

De Felice a retravaillé la « vitrine » de son entreprise dans un jeu bien concerté de ressemblances et de différences avec le modèle français. Le titre complet est suffisamment proche de l'édition de Paris pour que la référence saute aux yeux, mais il est aussi ponctuellement retouché de façon à marquer une certaine spécificité. Le noyau commun est : *Encyclopédie ou Dictionnaire [...] raisonné*. On retrouve l'adjectif *raisonné,* et sur ce point fondamental l'édition d'Yverdon affiche le même idéal que sa devancière. On peut avancer que les modifications apportées par De Felice ne font que signaler quelques accents différents dans un projet éditorial partagé[8].

Comme épigraphe, l'éditeur d'Yverdon choisit un vers de Lucrèce tiré du *De Rerum Natura* (Livre III, v. 1): «*E tenebris tantis tam clarum tollere lumen / Quis potuit ?*» (« Du fond de ténèbres si grandes, qui a su faire jaillir une si éclatante lumière ? »). On reconnaît, sous une forme étrangement interrogative, le thème porteur des « Lumières »: la raison lumineuse dissipe l'obscurité de l'ignorance et des préjugés. Ce qui représente

8. Par exemple, le qualificatif d'*universel*, dans le *Dictionnaire universel raisonné*, marque une insistance qui annonce sans doute la volonté d'améliorer l'édition parisienne en en corrigeant le « franco-centrisme » que De Felice lui reproche souvent (dans un *Prospectus* présentant sa refonte, l'éditeur avait en effet exprimé son souci de proposer une *Encyclopédie* « propre à toutes les nations »).

une façon très générale de désigner la valeur du projet encyclopédique.

En fait, De Felice lui aussi a transformé la citation ! Au début du Livre III du grand poème de Lucrèce, le poète latin invoquait Epicure comme son illustre devancier :

> Du fond de ténèbres si grandes, toi qui le premier sus faire jaillir une si éclatante lumière, et nous éclairer sur les vrais biens de la vie, je suis tes traces [...] j'ose aujourd'hui poser mes pas dans tes pas [...][9].

La tournure interrogative que l'éditeur d'Yverdon a donnée au second vers introduit avec la source latine un jeu à résonance culturelle qui, une fois de plus, supposait un lecteur maîtrisant les références classiques. Dans un premier temps, le vers cité, même déformé, rappelait le geste poétique de Lucrèce se plaçant sous un glorieux patronage ; le rapprochement devait sauter aux yeux avec le rapport de dépendance qui relie l'*Encyclopédie* d'Yverdon à l'édition de Paris, la seconde posant, elle aussi, ses pas dans les pas de la première. Mais cette relation à un devancier fameux apparaît en fait escamotée dans la transformation de la citation en une question : «*Qui a su faire jaillir une si éclatante lumière ?*». De Felice refuse ainsi à l'*Encyclopédie* de Paris le statut de référence originelle que Lucrèce donnait à Epicure. C'est en même temps un refus du geste classique d'allégeance à une autorité.

Mais l'épigraphe interrogative qui, au milieu de la page de titre, interpelle le lecteur, reste-t-elle pour autant sans réponse ? Je crois que non. C'est la vignette, également nouvelle, qui en suggère une.

La vignette de l'édition de Paris était symbolique (Apollon, dieu de la lumière, dissipe les nuages et apporte les emblèmes et instruments des arts et des sciences ; le thème de la lumière, que l'épigraphe extraite d'Horace ne mettait pas en avant, était donc assumé par la seule représentation visuelle). L'*Encyclopédie* d'Yverdon, elle, propose une vignette *narrative*: Apollon (il s'agit sans doute encore une fois de lui) présente à Athéna un ouvrage ouvert où l'on peut lire : ENCYCLOPÉDIE; derrière la déesse, armée de ses attributs guerriers, on voit un ennemi terrassé et une ombre en fuite. La thématique est identique à celle illustrée par l'*Encyclopédie* de Paris, mais elle est d'abord rendue de manière

---

9. Le début en latin : «*E tenebris tantis tam clarum extollere lumen / qui primus potuisti inlustrans commoda uitae, / te sequor...*».

plus accessible, et elle est surtout appliquée explicitement à l'*Encyclopédie*; non pas à une édition particulière, mais à quelque chose comme l'Encyclopédie en général[10]. — Et c'est en cela, je crois, que la vignette répond à l'interrogation de l'épigraphe. Ce qui se joue autour d'elle, au fond, c'est une revendication d'égalité par rapport à l'entreprise parisienne, sous la seule autorité que reconnaissent les Lumières : celle de la raison triomphante, dont l'encyclopédisme se veut l'expression.

Il n'est pas question de conclure un parcours aussi erratique. Tout au plus peut-on esquisser quelques axes de réflexion sur le fonctionnement des épigraphes et citations classiques chez les encyclopédistes. J'insisterai sur leur dimension pragmatique. Un indice plaide en ce sens : les quelques exemples collectés montrent que ce n'est pas seulement le cadre référentiel du texte-source qui interragit avec le contexte nouveau (p.ex. Troie *vs* Italie), mais que la forme d'énonciation des vers prélevés est souvent exploitée ou déplacée (rôle de l'exclamatif ; transformation de l'assertion en interrogation ou en négation). Il convient, par conséquent, de préciser comment les citations en question construisent le rapport entre les acteurs de la communication écrite. Toute épigraphe est un acte littéraire qui se situe à l'intersection entre un discours connu, rappelé de façon latérale et elliptique, et un discours nouveau, offert à la découverte. Les encyclopédistes travaillent ce lieu stratégique de façon à ce que l'épigraphe procure une sorte d'analyse implicite et concentrée du mode d'intervention discursif propre à l'œuvre qu'elle annonce, dans un contexte culturel donné (conquête, remise en question ou force contestataire, re-

10. Le décor de la scène est aussi révélateur d'autres aspects de la refonte. Faisant pendant aux forces obscures de l'erreur et des préjugés, en fuite dans le volet gauche de la vignette, on note à droite, du côté de la lumière, la représentation du travail des champs. De Felice annoncera dans sa Préface que l'agriculture est l'une des branches travaillées à neuf dans son ouvrage. Cette mise en valeur de l'agriculture, dès la page de titre, répond tout à fait aux préoccupations suisses et européennes de l'époque, qui voit éclore un peu partout des Sociétés économiques dans lesquelles se développent de multiples projets de réforme de l'agriculture. Autre détail révélateur du décor, le profil minuscule et cependant parfaitement repérable d'un clocher, à l'horizon des champs labourés. La vignette signale ainsi, de façon discrète, le projet de réconcilier savoir et religion.

vendication ; double jeu[11]). Le lecteur se trouve doublement impliqué puisque toutes les citations ici présentées déploient leur virtualité signifiante dans l'interaction entre un contexte d'origine présupposé connu et un paratexte inaugural qui fait confiance à ses capacités combinatoires et interprétatives. L'essentiel à mes yeux est là : dans le lien nécessaire qui s'établit entre la dimension réflexive des citations et l'appel à un lecteur prêt à *mettre en jeu* son propre acquis livresque, son propre rapport à la culture.

Dès lors, chacune des citations étudiées peut valoir comme autant de micro-emblèmes d'une écriture philosophique qui, comme Diderot a si bien su le formuler — dans l'article ENCYCLOPÉDIE, précisément ! — , visait à « changer la façon commune de penser ».

Alain CERNUSCHI
Université de Lausanne

11. Cette logique semble en effet pouvoir être élargie aux citations, dont ces effets réflexifs, pour être plus « régionaux », n'en semblent pas moins évidents : la citation latine de d'Alembert, dévoilant les stratifications de la polémique musicale, signale un discours à lire sur plusieurs niveaux.

ENCYCLOPÉDIE,

OU

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. *DIDEROT*, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe ; & quant à la PARTIE MATHÉMATIQUE, par M. *D'ALEMBERT*, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Pruſſe, & de la Société Royale de Londres.

Tantùm ſeries juncturaque pollet,
Tantùm de medio ſumptis accedit honoris ! HORAT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez
BRIASSON, *rue Saint Jacques, à la Science.*
DAVID l'ainé, *rue Saint Jacques, à la Plume d'or.*
LE BRETON, Imprimeur ordinaire du Roy, *rue de la Harpe.*
DURAND, *rue Saint Jacques, à Saint Landry, & au Griffon.*

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Figure 1: Page de titre de l'*Encyclopédie* de Paris

ENCYCLOPÉDIE,

OU

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL RAISONNÉ

DES

CONNOISSANCES HUMAINES.

Mis en ordre par M. DE FELICE.

E tenebris tantis tam clarum tollere lumen
Quis potuit? LUCRET.

TOME I.

YVERDON,

M. DCC. LXX.

Figure II: Page de titre de l'*Encyclopédie* d'Yverdon